

“On devrait apprendre la grammaire beaucoup plus tard, et mieux”

C'est vrai. Les jeunes qui nous arrivent à 18 ans présentent d'importantes lacunes”, acquiesce Benoît Wautelet, maître-assistant en langue française à la haute école HELHa à Braine-le-Comte lorsque l'on évoque avec lui les constats du rapport McKinsey (voir ci-contre).

La grammaire arriverait trop tôt

“Une majorité d'entre eux n'a plus fait d'analyse, de grammaire ou d'orthographe depuis plusieurs années. Ils sont en quelque sorte victimes d'une formation qui démarre trop tôt, et que l'on arrête également trop tôt. Demander à des enfants de primaire de comprendre des notions grammaticales qui demandent un certain degré d'abstraction est impossible et, lorsqu'adolescents ils ont l'âge pour les comprendre, on arrête de les leur enseigner. Du coup, lorsque l'on forme des futurs instituteurs primaires, nous revoyons les bases grammaticales pendant tout le premier quadrimestre.”

Pour Benoît Wautelet, les trois an-

nées de formation pour devenir instituteur primaire sont cependant suffisantes. “Nous partons de grands débutants pour en faire des enseignants généralistes.”

Le seul bémol, soulignera-t-il pour conclure, est que ces années de formation initiales pourraient être mieux encadrées. “Nous sommes très et peut-être trop libres. Les méthodologies sont donc très diverses, et nous n'avons de comptes à rendre à personne.”

Une formation initiale à revoir

“Les niveaux très disparates à l'entrée des études supérieures”, Christiane Buisseret, présidente de l'Association belge des professeurs de français s'en inquiète aussi. Elle tient à nuancer le constat de McKinsey, mais reconnaît qu'en “trois petites années” nécessaires pour obtenir le régentat par exemple, “il est très difficile de former des enseignants excellents en matière de langue française”.

Ce qu'il est capital de revoir, c'est

l'enseignement de la grammaire dès le fondamental, explique-t-elle à l'instar de ses collègues.

A l'en croire, nous miserions trop sur l'orthographe, ce qui “pervertit l'enseignement de la grammaire” et fait en sorte que l'on “abandonne la réflexion sur la langue au moment où on la commence dans la plupart des autres pays”. “On fait de la grammaire trop tôt, et mal, on devrait en faire beaucoup plus tard, et mieux.”

“Augmentons le temps de la formation initiale de tous les professeurs de français et nous verrons indiscutablement des effets positifs qui se répercuteront sur les élèves qui, eux, méritent tous un minimum de cinq heures de français par semaine, enseignées avec des méthodes résolument actives et contemporaines, quel que soit le réseau qu'ils fréquentent”, insiste Christiane Buisseret qui n'envisage cependant pas spontanément l'instauration d'examens d'entrée à l'entame des études.

BdO

“Augmentons le temps de la formation initiale de tous les professeurs

de français et nous verrons indiscutablement des effets positifs qui se répercuteront sur

les élèves qui, eux, méritent tous un minimum de cinq

heures de français par semaine.”

CHRISTIANE BUISSETET
Présidente de l'Association belge des professeurs de français

Le tableau de la rentrée

LA RENTRÉE DES PROFS (3/5)

En se basant sur le diagnostic du système scolaire en Fédération Wallonie-Bruxelles rendu cet été par la compagnie McKinsey, “La Libre” s'est penchée sur les grands défis qui attendent l'enseignement et ceux qui le font au quotidien. Ce mercredi, la série s'attache à la formation des enseignants, et plus particulièrement à leur formation en français dont la maîtrise ne serait pas toujours optimale. Demain jeudi : la rentrée des parents.

Les enseignants ont des lacunes en français

C'est pas une surprise, “les recherches montrent que la qualité des enseignants est un facteur clé pour expliquer la différence de niveau entre les élèves”, explique le rapport McKinsey. Et pourtant, son constat demeure sévère en la matière.

En Fédération Wallonie-Bruxelles, la carrière d'enseignant ne fait pas partie des professions les plus attrayantes, et la formation initiale de ces enseignants présente “des lacunes” – notamment à cause du manque d'expériences pratiques.

En outre, les débutants entrent trop régulièrement en fonction “dans des conditions précaires”, la collaboration entre collègues “n'est pas assez systématique”, et la durée des formations continues obligatoires est de trois jours, contre une moyenne de quinze jours dans les autres pays.

Enfin, relève encore le rapport, la Fédération manque de données fiables sur les besoins et l'évolution du corps enseignant, ce qui “ne permet pas de créer la transparence sur la pénurie réelle (ou non)” de ces ensei-

gnants.

Le facile accès aux filières pédagogiques

Au-delà de ces sévères analyses, ce que pointe également McKinsey, en s'appuyant sur de nombreux rapports, est un réel “manque de maîtrise de la langue française chez les candidats enseignants”. Ce ne serait pas avant tout la formation supérieure qui présenterait des lacunes, mais plutôt le trop faible niveau avec lequel ces futurs enseignants sortent de leurs études secondaires; niveau que ne parviendraient pas à rééquilibrer les études supérieures, avec toutes les conséquences que cela engendre pour les élèves.

Sans apporter de réponses définitives, McKinsey évoque notamment l'absence de réels critères d'accès aux filières pédagogiques. Alors que seul le diplôme secondaire suffit chez nous, les critères sont beaucoup plus sévères dans d'autres pays où ce sont les résultats ou même un examen d'entrée qui conditionnent l'accès à ces filières.

BdO